

Rencontre avec Pascale Reny, professeure de psychiatrie

Simon Galiero

Number 124, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Galiero, S. (2005). Rencontre avec Pascale Reny, professeure de psychiatrie. *24 images*, (124), 40–45.



Robert Morin sur le divan

Le soir du vingt-cinq décembre, un homme affronte son père autiste et mourant. Parlant de sa propre voix mais incarnant aussi celles de son père (incapable de parler) et de sa mère (défunte), c'est à un véritable procès familial que le personnage principal de *Petit Pow! Pow! Noël* nous convoque. Analysant la manière d'être de ses parents pour mener sa propre analyse, il plonge dans une schizophrénie volontaire afin d'apprendre à vivre le deuil et la mort.

Après *Le Nèg'*, alors que la sortie de *Dieu bénisse l'Amérique* se fait attendre et que l'adaptation des *Sept jours du talion* se prépare, on s'attendait à ce que Robert Morin continue à travailler un bon moment sur pellicule. Mais voici qu'il nous surprend encore avec une œuvre vidéo, « petite vue de Noël » qui repousserait Disney dans tous ses retranchements. Morin nous invite ici à une rencontre qu'il a souhaité faire avec une spécialiste en psychiatrie. C'est ainsi que Pascale Reny (Inf. M. Sc., professeure de psychiatrie) a généreusement accepté de participer à cet entretien insolite.

propos recueillis par Simon Galiero

photo : Ben Philippi pour 24 images



Rencontre avec Pascale Reny, professeure de psychiatrie

Pascale Reny : J'aimerais, avant de commencer, rappeler la distinction importante que l'on doit faire entre psychiatrie et psychologie. La psychiatrie renvoie davantage à la pathologie, associée à la maladie, tandis que la psychologie s'intéresse au développement normal de l'être humain, aux phases de la vie, aux symboles, au deuil – et sur ce plan, il y a beaucoup de choses intéressantes dans ton film... Mais je voulais d'abord te demander si c'était important pour toi que le film soit cohérent sur le plan psychiatrique?

Robert Morin : Non, pas vraiment. Je n'ai aucune notion de psychiatrie et j'ai créé ce fou-là de toutes pièces : un personnage de schizophrène qui tue son père, bien qu'on se rende compte à la fin que ce n'était même pas son père. Ce gars-là s'en était déjà pris deux, trois fois à d'autres hommes avant. La raison pour laquelle j'avais envie de rencontrer un psychiatre, c'était pour voir comment il pourrait décoder les comportements de mon personnage et s'il y reconnaîtrait une certaine logique psychiatrique. Est-ce que le genre de rancœur qu'il entretient à l'égard de son père peut vraiment l'amener à tuer? Si ce film n'est peut-être pas mon meilleur, c'est celui qui m'apparaît le plus important. Je me suis rendu compte que finalement le poids qu'avait représenté mon père pour moi était présent dans tous les films que j'ai réalisés. Je ressentais une har-

gne sourde à son égard, et tant que je n'ai pas sorti de moi cette hargne et cette colère, elle se retrouvait de façon latente dans mes films, qui sont extrêmement violents. Est-ce qu'on peut se psychanalyser en faisant une « vue »? C'est ce sentiment-là que j'ai eu après l'avoir terminée.

P.R. : Oui, absolument. La vie est ponctuée d'événements qui font en sorte qu'on en arrive à régler un certain nombre de choses. Pour en revenir à un plan purement psychiatrique, dans la société en général, lorsqu'on parle de folie, on fait référence à la psychose en général, pour la définir à son plus simple, est une perte de contact avec la réalité, par opposition à la névrose où celui qui en est atteint est conscient de sa maladie.

R.M. : En même temps, il n'y a pas de frontière entre la psychose et la névrose.

P.R. : Il peut y avoir un passage de l'une à l'autre, mais qui est graduel : on peut faire une dépression qui aboutit à un épisode psychotique. On peut aussi faire une psychose brève, déclenchée par ingurgitation d'une substance ou par un choc. Mais la maladie qu'on associe le plus souvent à la psychose est la schizophrénie, qui nécessite beaucoup d'hospitalisations et est relativement répandue puisqu'elle touche 1 % de la population – proportion qui demeure

la même partout dans le monde et qui laisse croire que cette maladie est apparue assez tôt dans l'évolution de l'humanité. La schizophrénie est une maladie complexe qui a clairement un lien avec l'environnement mais qui a aussi une origine génétique. Bien qu'on ait encore du mal aujourd'hui à déterminer hors de tout doute les causes de cette maladie, elle est assez bien définie et le diagnostic repose sur des critères très précis.

Pour en revenir au personnage du film, on reconnaît clairement chez lui un aspect psychotique. Pour qu'il aille vers un homme qu'il considère être son père alors qu'il n'en est rien, c'est évident qu'il a perdu contact avec la réalité. Par contre, sur le plan stricte-



ment psychiatrique, le personnage se tient plus ou moins. Une personne qui fait une psychose emprunte autour d'elle des éléments pour en faire une histoire. Si une des manifestations d'une perte de contact avec la réalité est le délire (raconter des choses qui ne correspondent pas à la réalité), la personne va délirer d'après ce qu'elle est comme individu, ce qu'elle a vu ou connu autour d'elle. Donc, elle va emprunter des éléments de la réalité pour raconter une histoire, délire qui, lui, ne se tient pas, n'a plus de logique. Le personnage de ton film, lui, est tout le temps logique. Or, pour répondre à ta question, je peux te dire qu'il y a chez lui une organisation de la pensée qui est improbable par rapport à l'ampleur de sa psychose. Être psychotique au point qu'il ne reconnaît plus la personne à qui il s'adresse alors que l'histoire à laquelle on assiste se déroule sur 24 heures de façon parfaitement cohérente, c'est très peu plausible. Le personnage va utiliser plusieurs objets dans la chambre du patient, va les animer, les utiliser pour alimenter son pseudo-délire, mais il va le faire avec aisance, rapidité et encore une fois cohérence.

R.M. : En tout cas, je n'ai jamais pensé qu'il voulait vraiment tuer l'homme qu'il prend pour son père. Pour moi, la seringue, c'est de l'eau qu'il y a dedans.

P.R. : Justement, il y a aussi l'aspect mutilatoire du personnage. Les gens qui vont perdre contact avec la réalité peuvent avoir des gestes agressifs, assaillir d'autres personnes, mais dans un but de défense immédiate face à des hallucinations par exemple, quand le malade s'imagine que l'autre est le diable, ou qu'il lui veut du mal. L'agressivité de ton personnage est très organisée et son discours est

cohérent, ce qui pourrait faire beaucoup plus penser à une psychopathologie liée à un trouble du caractère. En psychiatrie, on fait une distinction bien nette entre une maladie qui survient au cours de la vie d'une personne et d'autres maladies qui sont inhérentes à la personnalité : être agressif ou colérique par exemple. Mais quand on parle de trouble de la personnalité, il s'agit de gens assez narcissiques, qui ont des traits de caractère à ce point ancrés en eux qu'ils auront un impact sur toutes les autres sphères de leur vie.

R.M. : Ce personnage-là pour moi est justement un narcissique. C'est une sorte de Paul Bernardo (mais qui ne s'attaque pas à des enfants), quelqu'un qui est assez intelligent pour établir un tas de

liens, mais c'est comme si tout existait en fonction de lui seul. Il ramène tout à lui, même les objets qui dans la pièce ne lui appartiennent pas. Il est complètement pris avec lui-même. C'est comme certains tueurs en série qui sont narcissiques et s'attaquent systématiquement à des prostitués.

P.R. : Il y a effectivement beaucoup d'aspects narcissiques dans le personnage, mais il est quand même capable d'empathie puisqu'il peut appréhender le monde selon la vision d'un père fictif ou d'une mère fictive. Il est capable de voir les enjeux qui se présentent à lui d'une façon plus complexe que le ferait un narcissique pur, qui a beaucoup de difficulté à se mettre à la place de l'autre. Il peut être très intelligent, faire beaucoup de liens entre les choses, mais dans une cohérence qui lui est vraiment unique, très interne et dans laquelle jamais le point de vue de l'autre n'entrera en interférence avec le sien.

24 images : On a souvent tendance à penser que le narcissique est quelqu'un qui s'aime trop, et qui souffre de trop s'aimer, alors que le mythe de Narcisse présente quelqu'un qui souffre de ne pas s'aimer, parce qu'il est amoureux de son reflet et non de ce qu'il est réellement.

P.R. : Il est esclave de l'image qu'il voudrait bien avoir de lui-même. Par contre, la façon dont le père est décrit à la fin, alors que l'histoire se met un peu à s'emballer et presque à dérapier, aurait pu faire un peu plus psychotique : on s'aperçoit que le père a en fait été très

amoureux de la mère et que c'est par peine d'amour qu'il se serait renfrogné, que c'est la mère qui était suicidaire et même lesbienne, à ce que j'ai pu comprendre...

R.M. : (rires) C'est tout son imaginaire qui éclate à ce moment-là.

P.R. : Mais jusqu'à ce point de rupture dans la narration, la façon dont le père est décrit laisse entendre qu'il aurait clairement eu un trouble de la personnalité, qu'il aurait été entre autres choses très narcissique...

R.M. : Le personnage essaie de s'expliquer ce qu'a été son père, qui était probablement narcissique, parce que ce père lui a sans doute légué génétiquement une part de lui-même. Je voulais donc montrer

Ce qui est intéressant aussi, c'est de voir comment est révélé l'aspect systémique des liens familiaux, car un comportement n'existe pas seul. Il existe toujours en cohérence avec un autre comportement. Une dynamique se fait toujours à deux ou à plusieurs. Et sur ce plan, tu vas vraiment au fond en créant de multiples associations.

– Pascale Reny

à quel point le personnage est en quelque sorte un calque de son père.

24 images : La psychologie de ton personnage repose en bonne partie sur ce qu'il arrive à résoudre en partant de l'analyse qu'il fait de la psychologie de ses parents.

P.R. : À certains moments, le personnage prend la voix du père et la voix de la mère – mais d'une façon très consciente...

R.M. : C'est une sorte de dédoublement volontaire de personnalité, qui lui permet d'essayer de s'expliquer les choses et de leur donner un sens.

P.R. : Là, c'est clair que le personnage a besoin de se mettre dans la peau d'autres personnes pour comprendre ce qu'il observe, mais aussi pour sentir cela de façon concrète. Et ça, ce n'est pas du délire.

R.M. : Tu ne penses pas qu'il délire, ce gars-là!... Les pysy sont encore plus tordus que nous autres!... (rires)

P.R. : Ce serait du délire s'il entendait la voix de sa mère. Lui, il emprunte la voix de sa mère, comme le font couramment les enfants, et cette façon d'entrer dans des personnages est très thérapeutique et contribue même au développement de l'enfant.

R.M. : C'est vraiment une thérapie qu'il se fait. Sous des dehors extrêmement violents, il est en train de régler son problème.

P.R. : Je dirais même que ce personnage-là est bien plus déprimé qu'il est psychotique ou psychopathe – bien que quelqu'un de déprimé aura plutôt tendance à se dénigrer et même à s'auto-mutiler. Enfin, c'est très difficile, et ça devient même secondaire par rapport au film, de savoir s'il y a vraiment ou non chez lui un trouble de la personnalité ou autre chose.

R.M. : J'ai entrepris ce film-là honnêtement, sans me soucier des incongruités, et c'est aujourd'hui que je me demande si mon honnêteté fait voir une pathologie quelconque. Mais si tu m'avais dit que psychiatriquement ce personnage-là se tient, je t'aurais demandé de me faire une ordonnance! (rires)

P.R. : Mais pour moi, l'intérêt du film se situe clairement dans l'aspect narratif de cette histoire qui, elle, justement se tient, de même que dans sa dimension psychologique davantage que dans l'aspect pathologique. Ce qui est raconté, c'est l'histoire d'un cheminement de deuil et de maturation. En plus, le film touche une dynamique qui est rarement abordée ailleurs dans toute sa complexité : celle du rapport



Photos de Petit Poir/Noël. Coop vidéo de Montréal

entre celui qui aide et celui qui est aidé. Une des façons d'atteindre la maturité sur le plan humain, c'est de réfléchir sur son passé, sa vie, ses relations, en prenant conscience de divers éléments autour de soi afin de ne plus voir les choses d'une façon linéaire, c'est-à-dire dans une relation de cause à effet : un père inadéquat, une mère qui est une sainte, par exemple. Et ce que je trouve intéressant dans ce film-là, c'est la façon dont tu pars de schémas très simplistes – du père, de la mère, de la religion – pour finalement les développer dans une complexité adulte et mature. Ce qui est intéressant aussi, c'est de voir comment est révélé l'aspect systémique des liens familiaux, car un comportement n'existe pas seul. Il existe toujours en cohérence avec un autre comportement. Une dynamique se fait toujours à deux ou à plusieurs. Et sur ce plan, tu vas vraiment au fond en créant de multiples associations. On voit combien le personnage est torturé parce qu'il veut à la fois

s'accrocher à l'ancienne image qu'il a de lui – un enfant qui idéalise sa mère et qui rejette sur son père tout ce qu'il y a de négatif –, tout en voyant bien qu'il est dans un cul-de-sac.

R.M. : Dans la deuxième partie du film, quand il se met à prendre la voix de son père, c'est là qu'il se rend compte qu'il arrive au bout de son cul-de-sac et il est obligé d'« écouter » cet homme-là.

P.R. : Et il est obligé de le faire parce qu'il souffre. Malheureusement, c'est bien souvent dans la souffrance qu'on grandit, parce qu'elle nous force à passer

à d'autres étapes. Si le personnage aboutit un jour dans cette chambre avec une caméra, c'est parce que la vision qu'il avait eue du monde jusqu'à maintenant ne lui convient plus, il est pris avec cette vision-là qu'il doit faire éclater. Et ce cheminement, qui dans la vie pourrait prendre plusieurs mois, se passe ici en 24 heures.



Je me demande par contre quelle importance a pour toi le fait qu'on se rende compte que la mère trouvait probablement son compte dans la relation qu'elle avait avec son mari – dans la mesure où il y a quelque chose de gratifiant à s'accomplir dans un devoir et à jouer le rôle de celui qui aide –, mais qu'elle était aussi par ailleurs suicidaire, probablement dépressive depuis toujours, peut-être parce qu'elle aurait nié son homosexualité.

R.M. : Pour moi, ce qui était important au moment où on apprend tout ça,



c'est que le gars essaie de redonner un certain équilibre et une dignité à son père, et c'est peut-être pour ça qu'il a inventé une mère lesbienne – mais une autre fois, ça pourrait être une mère « courailleuse » ou une folle de religion. Ce personnage pour moi, c'est un constructeur de fiction. Il invente un autre passé à sa mère, qui a été une mère Teresa d'une certaine façon, pour que cet homme-là, qu'il a eu à sa charge une partie de sa vie, ait un autre sens que celui d'être seulement une personne à charge. Il enlève quelque chose à sa mère pour le rendre à son père et lui donner une prestance, une importance qu'il n'a jamais eue à ses yeux. Il est difficile, comme on le disait tout à l'heure, d'arriver à isoler et à observer chaque personne pour ce qu'elle est. On existe presque toujours en comparaison avec les autres.

Mais le point de départ du film était aussi très sociologique. C'est de ma génération qu'il est question. Les pères d'autrefois étaient tous un peu autistes en ce sens qu'ils n'étaient jamais présents à la maison, mais partis travailler, bûcher dans des camps ou alors à la chasse ou à la pêche. Je suis parti de cette réalité-là, qui dans ma famille se trouvait exacerbée par le fait que mon père, même s'il était tout le temps à la maison, n'était pas présent mentalement. Surtout les gars, on s'est mis à détester nos pères à cause de leur absence et à mettre les mères sur des piédestaux. Donc l'histoire du personnage du film, qui essaie de descendre sa mère de son piédestal pour redonner un peu plus de place au père, est mêlée à ma propre histoire. Ce sont les reproches que j'aurais pu faire à mon père, et ces reproches-là étaient très semblables à ceux de mon voisin, qui a mon âge, et à ceux de mes amis d'enfance qui ont eu des pères absents... et des mères saintes.

P.R. : Accepter le père tel qu'il est, sans pour cela dénigrer la mère, c'est une chose encore plus difficile. Arriver à prendre conscience de la réalité de cet homme est une étape-clé dans un processus de deuil.

R.M. : Le personnage est conscient de bien des choses, dont sa propre mort. J'aurais pu filmer mon père ou quelqu'un d'autre dans une maison ordinaire, mais là, il est dans un mouroir, et ce n'est vraiment pas drôle... Ça, c'est l'aspect documentaire du film. Je voulais toucher à cette réalité-là, mais pas comme Denys Arcand l'a fait dans *Les invasions barbares*... Ce n'est pas un mouroir où on se « shoote » de l'héroïne... On y meurt pour vrai. Et on a



plus de chance de finir comme l'homme de mon film que comme celui du film d'Arcand. Ce dont il est question dans le film, c'est bien entendu du père, de la mère, mais aussi de la mort du personnage du fils, qui est en « voie de disparition ». Sa mère est déjà morte, le bonhomme s'en va, et lui, il est le prochain. Dans ce lieu où se trouve son père, il devient son égal, et quand il le martyrise, il essaie juste d'être plus cruel encore que l'institution. Mais il n'y parvient pas...

P.R. : Je peux te dire que l'aspect hospitalier est très réaliste et absolument fidèle à la réalité.

R.M. : En fait, ça a été pour moi une façon détournée de faire un documentaire sur un CHSLD, parce que sinon, on ne peut pas rentrer dans un lieu comme celui-là avec une caméra. Je me serais fait sortir. Déjà que je me suis fait accrocher une fois : quand le gars me pogne dans le film, il me pogne pour vrai. J'avais seulement la permission de filmer dans la chambre de mon père. On ne voit jamais

ces centres-là dans leur aspect cru : ce que c'est de se faire changer de couche, de se faire laver à la « hose ». Ce n'est qu'en cours de route que je me suis dit que ça ne m'intéressait pas de faire un documentaire sur ce sujet-là sans qu'un sens humain y soit lié. Pour moi, les meilleurs documentaires, ce sont ceux dont le sujet principal devient secondaire pour être remis à sa place dans l'existence. Je n'ai jamais pu faire de documentaires de situation, parce que pour moi c'est prétentieux de prétendre faire la synthèse de ce qui compose un milieu. Je n'ai pas aimé que Perrault et

Brault fassent un film qui suivait trois personnes à Moncton et qu'ils l'appellent *L'Acadie, l'Acadie*?!?. Ils auraient donné à leur film le nom de ces trois personnes-là, et on en aurait appris par la bande un peu sur l'Acadie, ça aurait été différent. C'est ce que j'ai fait finalement : j'ai abordé mon sujet par la bande... et la fiction a fini par prendre le dessus.

P.R. : J'ai eu personnellement à faire face à l'aspect très médical de ces milieux-là et si certaines scènes que l'on voit dans ton film ne m'impressionnent pas parce que je les ai vues bien des fois, je me suis par contre demandé s'il était nécessaire d'aller aussi loin que tu le fais et de montrer aussi crûment le changement de culotte, par exemple. Est-ce que ça ne peut pas avoir pour effet de fermer l'esprit de bien des gens qui vont regarder le film, au point de les empêcher d'entendre le reste ?





R.M. : Je n'ai jamais essayé d'appliquer dans mes films une quelconque stratégie. Je n'ai jamais réalisé de publicités, et ce serait très difficile pour moi d'en faire, parce que je suis incapable de cacher des choses pour faire passer autre chose. C'est sûr que la scène dont tu parles va « rentrer dans le dash » à bien du monde, mais moi je l'ai vue deux fois par jour quand j'étais là. La grosse partie du travail dans un CHSLD, c'est ça. Alors je me suis dit : filmons-le, surtout que mon père était d'accord – il n'avait plus rien à perdre... C'est sûr que c'est rebutant, mais comment aborder quelque chose de rebutant si on ne le montre pas? Je ne suis pas capable de parler de la guerre sans qu'il y ait des morts, de parler de violence sans qu'il y ait du sang...

P.R. : C'est sûr que ce que tu abordes est un gros tabou, comme l'est aussi la question de la violence envers les personnes âgées. Et ce que l'on voit dans ton film donne aussi une idée de ce que peut être cette violence.

R.M. : Les gens qui se sont occupés de mon père dans le centre où il était – et que j'ai très hâte d'inviter à la première de mon film, parce que je les admire et que plusieurs m'ont aidé tout au long du tournage – m'ont raconté des choses incroyables. Moi qui croyais que j'étais un fils ingrat parce que je n'allais voir mon père que deux fois par semaine... On m'a raconté que non seulement il y a des gens qui n'y vont qu'une fois par mois, mais qu'en plus, quand ils sont là, ils leur donnent des claques sur la gueule!

En fait, il y a plein d'aspects que je ne savais même pas que j'allais aborder lorsque j'ai entrepris le film. Puis toutes sortes de choses qui étaient demeurées extérieures à moi tout au long de ma vie de cinéaste – que je croyais pouvoir laisser à l'extérieur de moi – sont venues me chercher pendant l'élaboration de ce film. En écrivant la voix off, je me suis rendu compte que 80 % du début du film venait de mes vraies préoccupations. À un moment donné, la dimension sociologique a pris le bord et je suis vraiment entré dans mon histoire – même si la réalité sociologique est demeurée présente et que bien des

gens vont peut-être avoir du mal à la supporter. D'avoir fait ce film avec mon père m'a fait du bien, parce qu'au fond, la personne qui a été la plus présente dans ma vie, même si je ne l'ai jamais vraiment connue, c'est lui. Et je ne m'en suis rendu compte qu'à ce moment-là, que toute ma vie, mon caractère ou ma psychologie ont été handicapés par cette influence très sombre qu'il a eue sur une grosse partie de ce que j'ai fait. Mais je ne ressens plus ce poids aujourd'hui.

P.R. : Tout nous ramène constamment, sans qu'on le veuille, vers des conflits non résolus.

Ce film a probablement été thérapeutique pour ton père aussi.

R.M. : Je ne sais pas... Il était tellement blindé cet homme-là! Il avait une carapace bien dure. Je l'appelais Panzer. Les hommes de cette génération-là, ça ne craque pas facilement... La seule chose qu'il m'a dite, quelques jours avant de mourir, c'est : « Là, je suis vraiment tanné » et je ne sais pas jusqu'à quel point ça découlait de cette espèce de psychanalyse que je me suis faite. Il avait dit ça toute sa vie, presque à chaque demi-heure, « chus tanné », mais là, c'était « chus tanné de vivre », et deux, trois jours après, il n'était plus là.

Il n'a jamais vu le film terminé. J'ai pu seulement lui montrer des bribes, sans la voix off. En fait, le dernier jour du tournage, j'ai appris qu'il avait un cancer généralisé. Mais je suis

content d'avoir fait ce film avec lui, parce que c'est la seule chose qu'on aura faite ensemble de toute notre vie, bien que ça faisait quarante ans que je m'occupais de cet homme en fauteuil roulant, que j'allais voir deux, trois fois par semaine, en lui apportant des biscuits au chocolat, pour jaser un peu avec lui. Si je n'avais pas tourné ce film, probablement que j'aurais eu de la peine de ne pas l'avoir fait, et sans doute que je me serais moins réconcilié avec lui. Il avait été pour moi une personne à charge assez pesante durant toute ma vie. Mais cette fois, je l'ai eu comme partenaire. ■

Ce personnage pour moi, c'est un constructeur de fiction. Il invente un autre passé à sa mère, qui a été une mère Teresa d'une certaine façon, pour que cet homme-là, qu'il a eu à sa charge une partie de sa vie, ait un autre sens que celui d'être seulement une personne à charge. Il enlève quelque chose à sa mère pour le rendre à son père et lui donner une prestance, une importance qu'il n'a jamais eue à ses yeux.

– Robert Morin

Transcription : Marie-Claude Loisel